

Avant-propos

Le protocole de Berne n'est qu'une pure fiction dont les fils se cousent sur la trame d'un complot universel.

Faut-il préciser que les faits romancés sont basés sur de réels évènements, tant présents que passés et qui ont marqué d'authentiques acteurs ?

1. Tripoli

Samir Adler et Augustin Carbonaro avaient atterri à l'aéroport de Tripoli le 29 décembre 2000 à cinq heures moins dix du soir en provenance de Bruxelles par la ligne Afiquya99, ligne aérienne libyenne. Comme à l'époque de la guerre froide, un agent des services de renseignements libyens, le Maktab Maaloumat al-Kaed était à bord. Il avait veillé inutilement sur eux durant tout le vol. Samir, ingénieur de formation, aimant les gadgets de tout acabit, était aux anges en voyant l'écran passager de l'Airbus indiquer la direction de la Mecque et l'heure de la prochaine prière.

Sa surprise fut tout aussi grande lorsqu'il débarqua sur un aéroport style stalinien où il dut passer cinq contrôles qui n'avaient de contrôle que le nom. Effectivement, les détecteurs de métal qui chantaient à tue-tête l'étonnaient autant que l'indifférence des gardes frontières assoupis, vêtus d'uniforme mode Empire britannique et dont la lassitude ambiante avait retiré ce flegme tout « british ».

Le soir même de leur arrivée, ils déjeunèrent avec Frank Blomberg et sept arbitres de la finale mondiale d'un Kriegspiel grandeur nature. Dîner somptueux au sein de l'hôtel Corynthia avec vue sur la baie de Tripoli. Cet hôtel constituait le symbole du capitalisme, avide d'apporter ses bienfaits à un pays fouetté par un embargo économique de plus de dix années. Combien de temps faudrait-il pour que la gentillesse coutumière des Libyens et un pays immaculé soient engloutis par les ouragans du profit ? La Sodome et

Gomorrhe du dollar avaient bien l'intention d'abîmer ce paradis terrestre.

Le jeu de la guerre grandeur nature consistait en une re-constitution d'une bataille militaire piochée dans le passé sanglant de l'humanité. Des règles cartésiennes définissaient qui s'habillerait en Huntziger ou Guderian lors de la percée de Sedan. En Arnold de Winkelried ou Léopold de Habsbourg lors de la bataille de Sempach en 1386 qui scella définitivement les prétentions autrichiennes sur la Confédération naissante. En Sir Harold ou en Guillaume le conquérant à Hastings ou le siège de Tenochtitlan, le 13 août 1521 par Cortès qui sonna le glas du plus grand empire méso-américain. Le terrain, règles de jeux, les unités et leurs qualités, les corps alliés, les mouvements autorisés et prohibés, les mouvements de marches, les soutiens de tirs, les fuites et avances, les mêlées... exactement 666 pages d'instructions fournies près d'un mois à l'avance, 33 jours exactement. Samir, homme cultivé s'il en est, avait toujours été intrigué par le manuel de 666 pages, ce chiffre n'était-il pas le symbole de Méphisto, l'apanage du Diable, le miroir de Belzébuth ou la marque indélébile du Mal ?

Coprésident de la Compagnie @.com, Samir flirtait avec le crépuscule de sa carrière. Il pouvait s'enorgueillir d'une expérience professionnelle fleurie. S'il avait su, jamais il n'aurait accompagné son Directeur Général Augustin dans les dédales d'un autre monde. Mais avait-il seulement le choix de se retirer d'un engrenage qui avait l'intention de broyer des êtres et une entreprise de renom ?

Crime, complot, intérêts financiers, société secrète n'étaient que les amuse-gueules d'un copieux repas au demeurant fort indigeste.

Samir, d'origine libyenne mais élevé en Flandre, était de ces hommes, authentique self-made-men, philosophe discutable, célibataire par conviction, et parfaitement ins-

truit par les ravages du temps. Gardien de l'ordre, il exé-
crait les dossiers mal préparés et ne tolérait la moindre
critique face à sa tenue cacophonique. Engoncé dans des
convictions flamandes et pourfendeur de l'ordre, il donnait
le vertige à quiconque osait remettre son mode de penser
en question. Les maigres tisanes de questionnements ne
concurrentiaient nullement la saveur de ses convictions.
Aucun printemps ne voyait fleurir le germe du change-
ment. Son entourage avait beau semer les graines du
différent, c'était la stérilité qui poussait toujours au ren-
dez-vous.

D'une mémoire redoutable, Samir engrangeait les
moindres détails de ses dossiers. Ces miettes et poussières
qui lui assuraient la pérennité de son labeur ressemblaient
à un parfum de feuilles mortes pour ses employés dont les
neurones semblaient rongés par l'acide d'Alzheimer. Sa-
mir appartenait à cette engeance de Flamands admiratifs
de soi-même et dont les racines étaient profondément an-
crées dans l'humidité du pays de Breughel. Il tenait le plat
pays et les cathédrales gothiques caressant le ciel plombé
pour unique religion. Sa nouvelle patrie se conjugait au
flamand aux relents de frites mal cuites et de bières loca-
les.

Des rides ravinant son visage potelé d'expérience sou-
lignaient une volonté plombée. Le rôle de coprésident
dissimulait mal ses 150 kilos, ses plaisirs inconsidérés
pour la table, la gent féminine et les montagnes de choco-
lat suisse enneigées de crème de gruyère qu'il aimait
engloutir. Vu l'extrême musculature dégringolant de son
bas-ventre, il faisait coudre sur mesure ses chemises et
cravates longues afin d'épouser les courbes gargantues-
ques de cette montgolfière graisseuse. Les vaisseaux
sanguins éclatés en feu d'artifice sur le visage étaient la
conséquence logique d'hectolitres d'alcool ingurgités.

Le surlendemain matin de leur arrivée, les deux concurrents, Frank et Augustin, devaient recevoir leurs attributions fournies sous enveloppes cachetées, et ceci une heure avant le début des hostilités. Seule la mémoire des manœuvres à entreprendre et ordres à diffuser des deux généraux était leur recours. Aucun téléphone portable, aucune note, aucun assistant en histoire, eux seuls tel leurs homologues historiques. Même Samir, qui avait accompagné son PDG, n'avait qu'un droit, celui du silence.

A aucun moment l'appartenance de Frank Blomberg aux Services de Renseignements Stratégiques Suisses ne fut mentionnée. Le seul point de litige invoqué fut la présence de Samir Adler aux côtés d'Augustin Carbonaro. Frank donna immédiatement son accord aux juges sous condition expresse que la règle du silence fut respectée. Gentlemen s'il en est, Samir avait poliment remercié l'assemblée par un hochement de tête. Ses lunettes noir façon Général Jaruzelski, dissimulaient un évident contentement. Aucunes paroles ne furent exprimées. Certains juges avaient été agacés de l'intrigue et supputaient des scénarios rocambolesques sur ce bon vivant plus discret qu'il ne paraissait. Tous réalisaient que derrière le PDG Augustin, Samir était le maître.

Les trois finales précédentes s'étaient déroulées à Little Big Horn, bataille mythique américaine, Stalingrad et la baie des cochons cubaine. Soucieux de redorer le blason terni par l'attentat de Lockerbie, le leader Libyen avait entrepris diverses démarches pour attirer les complaisances du magnat de ce monde. Sous le sponsor de divers pétroliers avides des ressources incommensurables du sol de la Cyrénaïque, relayé par toutes les chaînes de télévision de la planète, le « grand jeu de la guerre » allait prendre place. Les participants avaient dès le lendemain parcouru l'erg Tittersine au départ de Ghât à la frontière algérienne, au sud-ouest du pays. Samir, Augustin et le Dr

Frank Blomberg avaient parcouru à pied des lieux exceptionnels dans un territoire d'une grande variété. Des centaines de chameaux avaient porté les bagages et nourriture qui avaient permis de bivouaquer au clair de lune en fonction des maigres pâtures pour les bêtes.

Installé confortablement dans le désert, il ne restait à Augustin qu'une soirée pour méditer seul avant le grand jour. N'ayant pas droit à son whiskey habituel, il s'isola pour réviser les notes que le Copräsident avait préparées à son intention. Une avalanche d'informations émanant des grandes écoles militaires de West Point, Saint-Pétersbourg et Saint-Cyr. Un condensé des règles de von Bülow, Clausewitz, Lénine, Patton, César... Samir avait entre-passé sa tête sous la voilure de la tente du PDG et, d'un sourire malicieux, avait déclaré, avant de se retirer, que le sommeil était le ferment de la victoire et qu'il entendait suivre l'exemple de l'illustre maréchal Lannes.

Au lieu de figurines en plastic, Frank et Augustin allaient mener à la bataille des hommes en chair et sueur. Ces deux finalistes de dizaines de passionnés d'histoire militaire appartenaient au monde des affaires et de la haute finance. Ils pouvaient enfin exprimer leur violon d'Ingres en quatre dimensions.

Réveillé à cinq heures du matin, Augustin pris plus de quarante minutes pour engloutir un petit-déjeuner à base de Humus, Zlabias, de miel et de sucreries des mille et une nuits. Il sortit au baigné des étoiles et des voiles du désert. Il déambula parmi les orgies de dunes et palmiers grattant le ciel bleu jeans. Alors qu'il admirait béatement le ciel insoucieux des Bédouins et figurants réveillés par le silence, il fut accosté par un homme vêtu de noir et entièrement enturbanné. Seul un tatouage formant deux colonnes aux signes « J » et « B » sur son avant-bras droit pouvait le distinguer. Nonchalance probable. Il dit se

nommer Aziz, ce qui au demeurant était le Jacques, Pierre ou Jean local. Augustin s'éloigna du campement et, alors qu'il força le pas, Aziz fit de même. Il lui dit, en un anglais parfaitement emprunté d'Oxford, qu'il avait été engagé comme figurant pour la journée, mais qu'au demeurant la raison de l'entretien portait sur tout autre chose. Pour quelques dollars, il était disposé à lui faire rencontrer secrètement son adversaire. Augustin, hautin de naissance, lui répondit que cela le laissait de marbre car il était certain de gagner. De surcroît, étant en Libye, et de par son instinct, il était sûr qu'il s'agirait soit de la bataille de Tobrouk, soit de l'engagement entre Libyens et Tchadiens. En réalité pétri d'avarice à rendre l'avare de Molière prodigue, Augustin n'aurait pas lâché un seul centime. Il s'éloigna aussi indifférent que le sable environnant.

Il n'avait rien compris du message codé de ce faux Aziz. Il ne s'agissait de toute évidence pas d'argent mais de rencontrer Frank Blomberg. Augustin avait, comme à son accoutumée, loupé un rendez-vous avec l'histoire, son histoire.

« Fantastisch »

Samir, frappant sur sa bedaine des deux mains, avait la prunelle des yeux qui crépitait un feu d'enfer.

« El Alamein » dit-il. Cette bataille qui scella l'avenir de l'Europe nazie en Afrique du Nord n'avait guère de secrets pour lui. A peine avait-il pris connaissance de l'enjeu qu'un film se bousculait dans les méandres de ses neurones.

Après la prise de Tobrouk, Rommel avait franchi la frontière égyptienne et, malgré la fatigue de l'Afrikakorps, il mena son attaque comme à la parade. Après la prise de Barrani, et devant l'urgence, le général Auchinleck sujet de

Sa Royale Majesté, avait pris personnellement le commandement de la VIII^{ème} armée et renonça à défendre Marsa Matrouth pour ne risquer, à l'instar de Tobrouk, l'encerclement de ses forces. Rommel n'était plus qu'à 125 kilomètres d'Alexandrie, le canal de Suez était à la portée des ongles du III^{ème} Reich. Au Caire, l'état-major britannique brûlait archives, documents confidentiels et se préparait à organiser la défense du delta du Nil. Si la ligne d'El Alamein était enfoncée, l'Egypte ne serait plus qu'un souvenir. Dans un bain de panique, le Premier ministre Churchill vint personnellement au Caire pour inspecter les défenses et nommer un chef des opérations dans lequel il fondait tous ses espoirs : le général Montgomery. Des renforts et sa volonté inébranlable dans la victoire devaient stopper net Rommel.

Les organisateurs avaient sciemment choisi le sud de la Libye et non l'Egypte pour introduire les deux finalistes dans l'erreur. Frank serait le renard du désert et Augustin le général anglais.

« J'aurais préféré être Rommel ». Vaniteux à excès, Augustin ne loupait pas une occasion pour un peu de panache en place et lieu du défi à venir. Il dissimulait gauchement que sans l'aide du génial Samir il n'aurait même pas été qualifié à la pré-pré-pré sélection.

Les organisateurs avaient modifié certaines données. Outre des systèmes électroniques pour remplacer les projectiles porteurs de mort, ils avaient modifié l'endroit et le nombre de figurants. Ceux-ci avaient été largement diminués, budget oblige. Enfin, l'heure réelle de la bataille ne correspondait guère, indice d'écoute et spectacle payant ayant suivi la loi du profit.

A 6 h 30 du matin, Augustin quitta son Poste de Commandement, établi fictivement au sud d'El Daba, pour observer le déroulement de l'opération. La route littorale

était déjà soumise au feu fictif, mais violent de l'artillerie britannique et, dans le courant de la matinée, deux formations de bombardiers de la R.A.F. larguèrent leurs charges de bombes près de la Gefechtsstaffel et des véhicules. Transgressant la règle du silence, Samir invita Rommel à faire intervenir l'artillerie.

« Je demande à la Luftwaffe de lancer dans la bataille tous les appareils disponibles. Maintenant, le feu anglais devrait perdre peu à peu de sa violence et, en dépit des attaques des bombardiers et des appareils en rase-mottes britanniques, je vais établir mon poste de combat près de la cote 33, sur la piste d'alerte ».

En écoutant l'ordre de Rommel, Samir sourit en pensant au nombre secret 33.

Cette piste courait juste en arrière de la première ligne du front et donnait un accès rapide à toutes les troupes de la zone de combat. Les batteries voisines étaient particulièrement visées par les avions ennemis. Vers une heure du matin, la 21e Panzers se lança à l'attaque du fortin de Deir et Shein, que défendaient avec acharnement les soldats de la 8e division indienne, officiellement nouvellement arrivée d'Irak. Derechef, les champs de mines fictifs avaient créé maintes difficultés. L'assaut fut stoppé et de violents combats s'engagèrent.

La Gefechtsstaffel où était Samir était, elle aussi, exposée au tir de l'artillerie adverse, cependant que la Kampfstaffel, en position au nord-est du P. C. d'Augustin, était sévèrement bombardée et plusieurs de ses véhicules prirent feu. Selon les organisateurs, aucun des figurants ne devant s'y trouver, les artilleurs avaient donc ouvert le feu sans risques.

Vers 16 heures, le concurrent d'Augustin, le Dr Blomberg, alias Montgomery fit savoir que la majeure partie du